

CLAUDE ARNAUD

« L'immense confiance en l'avenir de ma génération est impossible aujourd'hui »

propos recueillis par Damien Aubel / photo Thomas Laisné pour Transfuge

Avec *Qu'as-tu fait de tes frères ?*, Claude Arnaud mêle roman familial et chronique des années 70. Un texte sensible sur l'identité, entre héritage et contestation.

Avec *Qu'as-tu fait de tes frères ?*, Claude Arnaud, biographe de Cocteau, a écrit ses propres *Enfants terribles*. Cet ambitieux roman panoramique, où défile la jeunesse tumultueuse de l'écrivain, commence lui aussi avec une fratrie étroitement soudée – un « organisme à trois têtes », qui cultive une « autarcie passionnée ». Et on sent encore, derrière le verbe précis de Claude Arnaud, derrière sa silhouette sobrement vêtue de noir, le feu qui animait les trois frères.

Il y a Pierre, l'aîné, vivante incarnation de « l'idéal parental », comblé de tous les dons, puis Philippe, à l'esprit vif et contestataire. Et comme en suspens entre les deux, Claude, leur cadet, baigne lui aussi dans l'atmosphère fervente de lecture que ses frères ont su susciter. Au-dehors, en attendant 1968, « la France s'ennuie », selon l'expression fameuse du journaliste Pierre Viançon-Ponté. « Le néant a fait de notre quartier sa capitale », soupire le jeune Claude. C'est le premier symptôme de cette sensation de vide dont le livre déclinera toutes les facettes, politiques, psychiques, euphorisantes, destructrices.

Mai 68 arrive, Claude exulte. L'adolescent, en maraude de sensations, dans un Paris fiévreux. Le point culminant est une scène joyeusement anarchique au Théâtre de l'Odéon, où chacun se travestit dans une débauche de costumes d'époque. La révolution est un manège

de masques, une pure apparence : l'ennui est aboli mais le vide, toujours là.

Au fil des années 70, Claude croisera tout le monde – Benny Lévy, Roland Barthes ou encore Félix Guattari –, sera de toutes les aventures intellectuelles, fera l'expérience réitérée de ce vide obsédant. De la gauche prolétarienne qui nie l'individu à la psychanalyse lacanienne qui perd en route la simple humanité, Claude Arnaud, auteur également de *Qui dit je en nous ?*, capte les inquiétudes d'un moi menacé d'extinction.

Car c'est bien cette question qui taraude le narrateur, persuadé de n'être rien en soi, sinon une matière indistincte, malléable à l'envi. Claude revendique ce vide et vit d'après les lois d'un « caméléonisme » permanent : « nous sommes bien décidés à ne pas définir ce que nous vivons ». La sexualité sera le terrain privilégié de cette perte assumée du moi. Garçons et filles circulent dans un ballet érotique où il n'y a « plus de femmes et d'hommes en soi, plus d'hétéros ni d'homos ». Culturellement, la même instabilité prévaut : on butine partout, à droite et à gauche, dans une frénésie jubilatoire. La vie devient une réaction en chaîne, un mouvement perpétuel où on passe des programmations audacieuses de Frédéric Mitterrand pour l'Olympic et l'Entrepôt à Copi, le dramaturge « *filiforme et osseux* », quand on n'évoque pas André Téchiné, en plein tournage de *Barocco*.

Ce moi aux frontières tellement flottantes qu'il se dissout dans le néant à quelque chose d'exaltant. Mais l'allégresse a son revers, et Claude souffre aussi de cette indéfinition. Pas autant, pourtant, que Pierre, son aîné. Le fort en thème, la bête à concours doublée d'un sportif accompli, a été englouti par la schizophrénie, réduit à l'état d'épave physique et intellectuelle : « sa person-

nalité s'est effondrée ». La perte du moi peut ouvrir une infinité de possibles mais elle peut aussi être synonyme de folie.

De folie, ou d'un refus délibéré. C'est le cas de Philippe, l'autre frère, qui se fait une idée si haute de la littérature qu'il renonce à publier, « comme si la seule affirmation honnête de soi consistait à se dire "personne" ». Mais lui ne sombrera pas dans le naufrage qui a emporté Pierre : il deviendra un des principaux responsables de la Cinémathèque française, sous l'égide de Dominique Paini, son directeur. Dès lors, « la machine ne va plus cesser de tourner » : Philippe publie, et là où le vide régnait, la vie a repris ses droits.

Qu'as-tu fait de tes frères ? restitue une époque brouillonne, fougueuse, ludique, impatiente de chasser l'ennui désespérant des décennies précédentes. Une époque où le vide est partout, dans les grands discours révolutionnaires comme dans l'extraordinaire vitalité d'un mode de vie qui refuse toute pétrification. Mais le vide, suggère Claude Arnaud à travers la tragédie de Pierre, c'est aussi le néant et la mort. *Qu'as-tu fait de tes frères ?* donne à la chronique des années 70 le poids d'une gravité intemporelle.

Vous avez recours à la culture classique. N'est-ce pas paradoxal, dans un roman sur une génération qui cherche à s'émanciper de l'autorité du passé ?

Je raconte une fratrie dont les valeurs et les mythes ont été fabriqués avant 1968 – pour mes frères aînés en tout cas –, et charrient donc toute cette culture gréco-latine. Mais cette culture a aussi été considérablement réactualisée par la psychanalyse, dont les années 70 ont fait une consommation très large, pour ne pas dire abusive. On assiste donc à la conjonction de deux moments de la culture.



QU'AS-TU FAIT DE TES FRÈRES ?
GRASSET
368 €, 19 €